

les carnets de **PARENTEL**



Violence de l'adolescence

N° 10 - SEPTEMBRE 1999

SOMMAIRE

Éditorial

- Vie... Violence ! 2
Daniel COUM

Association

- Accompagnement et soutien à la parentalité 4
Dominique MEUNIER et Véronique DEROY, psychologues
- Du corps au silence : David LEBRETON 7
Michèle DEFAUX, infirmière et écoutante à PARENTEL

Théma

- Les conduites à risques de l'adolescent 9
David LEBRETON, anthropologue

Carrefour des pratiques professionnelles

- Urgence et crise : l'idée qu'on s'en fait 20
Gilles ALLIERES, formateur
- De la crise au changement 24
Ronan MORVEZEN, éducateur spécialisé et thérapeute familial

Autrefois, ailleurs...

- Parcours d'un pupille difficile... à la Belle Époque 30
François VILLARD, administrateur à PARENTEL

Du côté des livres 34

Vie... Violence...

La violence traverse les rapports humains. Nul n'en doute, pour en avoir fait, qui en tant qu'auteur, qui en tant que victime, qui encore en tant que témoin, l'expérience.

La violence dans les rapports humains se développe à toutes les périodes de la vie et dans tous les scénarios relationnels envisageables :

- Violences des parents à l'égard du jeune enfant, où l'autorité parentale abuse du pouvoir physique et psychique qui, à l'occasion, la soutient.

- Violences des conjoints entre eux qui, fatigués d'essayer de vivre ensemble en ajustant leurs différences, cèdent à l'emprise de l'idéalisation d'un accord abouti dont on sait que la phase extrême aboutit au corps à corps...

- Violence enfin de l'enfant envers ses parents. Ceux-ci, abusés par la toute puissance du désir infantin cèdent sur leur position de faire barrage au télescopage des générations, « par amour », « pour ne pas le faire souffrir », « pour qu'il ne manque de rien », etc.

Mais au-delà des scénarios et des histoires, c'est bien le désir humain lui-même qui comporte cette part de violence que son caractère impérieux lui confère et qui infiltre le rapport à l'autre.

ARES n'a, en la matière, rien à envier à ÉROS et répond à une même et nécessaire exigence d'acculturation. Et comme la sexualité en appelle à une éducation sentimentale, l'agressivité relèverait d'une éducation martiale...

Sinon, comment résister en effet à la violence du désir alors qu'il lui est si facile de faire son lit, du lien social ?

Il est enfin une occasion cruciale où le lien familial est en souffrance et où la violence du désir se déchaîne à la faveur non pas tant de l'attachement (comme lorsque le bébé « dévore » sa mère par exemple) mais au contraire du détachement dont l'adolescence est l'occasion.

Crise... Rupture... Angoisse du vide et culpabilité d'être...

L'adolescence est une violence pour les membres de la famille, c'est-à-dire l'adolescent et ses parents !

Résister à la violence d'une séparation inéluctable est de bonne guerre... pourrait-on dire tant cela est, finalement, commun : « Heureusement qu'il y a la petite » dit une maman à propos de sa fille de 13 ans benjamine d'une fratrie de trois dont le cadet a 21 ans et l'aîné 26 !

« Ce n'est pas que j'étais contente qu'il redouble sa terminale », dit une autre maman, « mais ça le fera rester plus encore un peu à la maison... ! »

Mais à quel prix ? La guerre, il se pourrait bien alors que l'adolescent la mène à ses parents, à la société ou à lui-même, à son corps et à son cœur défendant.

L'enjeu ? Accéder, parce que tel est le sens de la vie -il le sait et le sent-, à une émancipation salutaire autant que nécessaire qui suppose séparation et perte, réciproquement éprouvée dans une douleur commune mais distinctement vécue.

Ainsi se réalisera la promesse initiale d'un destin particulier qu'un premier moment crucial annonçait : la naissance.

D. COUM

Association

Les orientations mises en oeuvre ces derniers mois au niveau national par la dynamique Délégation Interministérielle à la Famille ont donné naissance à (ou stimulé le développement de) nombreuses autant que variées initiatives en matière d'aide à la parentalité. Parmi celles-ci, certaines se sont fait connaître de nos services, ce qui a donné lieu, à l'occasion, à des partages d'idées et de pratiques tout à fait enrichissants. Nous retranscrivons aujourd'hui le projet de nos collègues de Chartres.

Accompagnement et soutien à la parentalité

Dans le dispositif départemental de soutien à la parentalité, le projet des psychologues de L'A.P.E.L. (l'Association des Psychologues d'Eure-et-Loir) s'inscrit en complémentarité du travail des intervenants auprès des parents, selon un mode spécifique aux psychologues en s'intéressant aux aspects relationnels de la parentalité.

Il est souhaitable de replacer les difficultés présentées par un enfant ou un jeune dans le contexte familial et en particulier dans la compréhension des relations parents/enfant.

Le « devenir parent » se construit progressivement : Être parent d'un bébé, d'un jeune enfant ou d'un adolescent requiert successivement des compétences différentes. Au cours des différentes étapes, le parent, pour s'adapter au comportement de son enfant, expérimente de nouveaux modes de fonctionnement et ajuste ses réponses à celles de son enfant.

C'est au moment où les parents ne peuvent plus ou ne savent plus comment répondre à leur enfant que les difficultés relationnelles risquent de s'installer.

De plus, pour eux, certaines transitions sont plus difficiles à surmonter que d'autres, selon le contexte relationnel ou social, selon les réactions de l'enfant ou encore selon leur propre histoire.

Soutenir la parentalité, c'est accompagner cette relation singulière dont la qualité est déterminante pour le développement de la personnalité de l'enfant. C'est aussi s'appuyer sur les ressources des parents, sur leur désir de changement positif de leur enfant.

Accompagner cette relation parents/enfants, c'est peut-être éviter que la personnalité de l'enfant ne se fragilise. Car, plus tard, à l'adolescence, cette personnalité fragile, au contact du social, a tous les risques de provoquer des inadaptations et des comportements problématiques chez nos jeunes.

Nous proposons 3 niveaux d'interventions, dont les finalités, les modalités et les publics sont différents :

• Formation et supervision

Le premier niveau, c'est la formation et la supervision. Elle s'adresse aux professionnels et parents-relais de façon formelle, en groupe et en alternance avec les pratiques sur le terrain. Cette formation est déjà proposée depuis plusieurs années à des professionnels travaillant en relation avec des familles.

Cette formation permet une meilleure compréhension du vécu professionnel et des possibilités de prise de distance, en apportant de nouvelles capacités à « penser » son intervention, en aidant à sortir de son isolement. Cette formation vise aussi à prévenir l'épuisement et libérer de nouvelles énergies pour une efficacité mieux ciblée.

• Régulation et échanges

Dans le deuxième niveau d'intervention, les psychologues se proposent d'aller directement à la rencontre des professionnels et des parents-relais qui encadrent sur le terrain des groupes d'enfants ou d'adultes. C'est un temps informel de régulation et d'échanges s'adaptant à la demande.

Il vise à aider les intervenants à percevoir les difficultés naissantes, et à communiquer avec les familles afin de favoriser chez celles-ci l'émergence d'une demande d'aide ou d'information.

• Espace parentalité

C'est au troisième niveau, dans l'espace parentalité qu'on accueillera directement ces demandes. L'espace parentalité est un lieu qui doit permettre de demander de l'aide, sinon de façon anonyme, au moins de façon presque banale et souple. C'est un lieu clairement identifié pour les parents. C'est un lieu d'accueil, d'information, d'écoute et d'échanges entre les parents. Il s'adresse aux parents « tout venant », toutes catégories sociales confondues, particulièrement aux âges précoces de l'enfant, pour des difficultés non spécifiquement sociales ou psychologiques.

L'essentiel de ses objectifs sont les suivants :

- Écouter les questionnements, les inquiétudes des parents sans les disqualifier ou les culpabiliser
- Augmenter leur confiance en eux-mêmes pour renforcer leur rôle
- Soutenir la fonction qui consiste à poser des limites
- Prévenir leur épuisement et leur isolement
- Favoriser la création de liens entre les parents en mettant l'expérience de chacun à la disposition du groupe

Conclusion

Dans ce projet global, les psychologues souhaitent mettre à disposition des parents et des intervenants qui les accompagnent, leurs spécificités de professionnels de la relation et de la communication, et ce faisant collaborer aux problèmes de la réalité locale (cf. Article 1 des statuts de l'association)

Nous souhaitons rappeler également qu'il faut donner du temps au temps (le temps d'intégrer les processus impliqués dans la parentalité pour les intervenants, et pour les parents, le temps de structurer leur « devenir-parents ») sans pour autant laisser échapper ce temps précieux où peuvent se dénouer les premiers dysfonctionnements relationnels grâce à une intervention légère et encore peu coûteuse.

**Dominique MEUNIER et
Véronique DEROY,**
psychologues, APEL.

Délégation Interministérielle à la Famille
M. P-L REMY
Ministère du travail et de la solidarité
8 avenue de Ségur
75007 PARIS

Association

Du corps au silence :

David LEBRETON

Le 31 mars dernier, David LEBRETON, sociologue, présentait une conférence publique sur le thème « *la violence des jeunes* ».

Ce sujet lui est familier depuis la sortie de son livre « *Passions du risque* » dans lequel il met en lien les conduites à risque, les sports extrêmes, avec la violence ressentie, par des jeunes ou des moins jeunes, et qui demeurant à l'état brut, n'a d'autre moyen d'expression que la confrontation violente avec les limites de son propre corps, les lois d'une société et enfin la mise en jeu de la vie.

Il explique que la violence intérieure ressentie par le jeune lui impose un acte violent. Elle semble échapper au contrôle de la volonté et, en ce sens, le jeune est plus agi qu'agissant.

L'objectif de cette observation n'est pas d'excuser la conduite d'irresponsables, mais bien plutôt de comprendre et donc de pouvoir agir sur les causes mêmes de la violence. C'est bien de parler de leur impérieux besoin de faire violence, ils arrivent à en comprendre le sens pour eux-mêmes. Trouver le sens de ce qui s'imposait comme une nécessité brute permet d'inverser les forces en présence, de retrouver sa volonté propre et donc la possibilité de choisir.

La sociologie, selon D. LEBRETON, n'a rien d'une simple description des comportements sociaux contemporains. Chacun pourrait croire, en lisant ses écrits, qu'il a été observé et écouté longuement...et c'est probablement le cas. David Lebreton est avant tout un anthropologue c'est-à-dire un observateur attentif. Sa réflexion est nourrie d'un aller-retour constant entre le singulier et le pluriel, entre l'unique et le social. Des thèmes sociologiques tels que le corps et la science, la mort, la douleur, le silence sont pour D. LEBRETON l'objet d'une analyse extrêmement minutieuse dans laquelle il ne manque jamais de prendre à « bras-le-corps » les grandes questions existentielles qui traversent l'histoire de chaque individu.

La mise en présence de l'observation sociologique et de la connaissance de la psychologie humaine donne aux propos de D. LEBRETON une consistance et un pouvoir bien particuliers.

Dans ses ouvrages, le « nous » et le « je » se regardent pour mieux se comprendre comme dans un miroir. Mais, « le face-à-face est un visage-à-visage »¹ où l'individu découvre dans ses comportements sociaux, c'est-à-dire à l'épreuve de la communication avec l'autre, qu'il n'est peut-être pas uniquement celui qu'il croyait être, comme la survenue d'un lapsus peut faire entrevoir, un bref instant, une autre signification à nos pensées.

Pour D. LEBRETON accordant un tel pouvoir à la parole maîtrisée, écrire un ouvrage sur le « Silence » après l'Anthropologie de la douleur semble s'inscrire dans une logique de cheminement de la pensée dans laquelle il invite le lecteur.

« Du silence » est un des plus beaux textes que D. LEBRETON ait écrit à ce jour et dont voici un petit commentaire par l'auteur lui-même :

« En écrivant sur le silence, en assumant le paradoxe, j'ai rêvé, en vain, de coudre les phrases sur une étoffe de silence. Il me reste l'étonnement d'avoir écrit tant de mots, tant de pages. Maintenant commence la vigilance devant les ambiguïtés toujours possibles du silence, le sentiment que pour avoir le bonheur de se taire ou jouer de la tranquillité d'un lieu, il ne faut pas être réduit au silence. Si la parole n'est pas libre, le silence ne l'est pas davantage. La jouissance du monde découle de la possibilité de toujours choisir. Mais le silence a toujours le dernier mot »².

Michèle DEFAUX
Infirmière et écoutante à
PARENTEL

¹ Des visages, essai d'anthropologie, D. LEBRETON, 1992, p. 106

² Du silence, D. LEBRETON, 1997, p. 267

Thema

Conduites à risque dans la jeunesse contemporaine¹

Jeux avec la mort

Les conduites à risque des jeunes générations relèvent, sur le versant de la souffrance, d'une quête de réalité tangible, d'une recherche d'intensité d'être pour se convaincre de la concrétude du monde et y trouver une place plus assurée.

Par un chemin détourné et périlleux, elles sont une quête de légitimité. Ce sont des rapports au monde mettant le jeune en danger physique ou moral, elles échappent à la prescription commune mais se multiplient dans la jeunesse contemporaine. Elles répondent à des structures anthropo-logiques discernables². Elles prennent des formes variées relevant par exemple de motivations inconscientes quand l'écrasement du sens se résout par une échappée dans un agir parfois douloureux et décharge la tension de l'impossibilité de penser l'événement.

Les conduites à risque sont aussi le fait d'un engagement délibéré dans l'action, d'un défi personnel,

soulevant alors une intensité d'être, l'exaltation de la préparation et de la réalisation, générant ensuite le sentiment de sa valeur, de son courage. Elles mobilisent un narcissisme permettant de se reconstruire. Ainsi conduire sa moto ou sa mobylette sans s'arrêter ni aux feux, ni aux stops sur une distance donnée, courses ou défis avec des amis dans les rues de la cité avec des voitures volées, provoquer la police, brûler une voiture, etc.

Mais ces conduites s'imposent parfois dans la pesanteur de l'événement, dans l'ignorance du danger ou bien dans l'indifférence face à un investissement suffisant de soi. Elles se multiplient : fugues, tentatives de suicide, troubles alimentaires, toxicomanies, mises en jeu de formes réelles ou symboliques de violence qui n'en sont pas moins des conduites à risque en ce qu'elles se soldent parfois par la blessure, la privation de liberté, voire la mort, ou encore actes de délinquance moins centrés sur le vol que sur le défi à l'autorité et l'exposition de soi, la recherche du frisson, rodéos automobiles, vols, rackets, rackets, incendies de voitures, d'équipements collectifs, affrontement avec la police ou les vigiles, émeutes urbaines, saccages de magasins, caillassage de bus, agressions, multiplications de violence lors de rencontres sportives, etc.

¹ Texte de la conférence de David Lebreton du 31 mars 1999.

² Pour une analyse plus détaillée nous renvoyons à notre ouvrage, *Passions du risque*, Paris, Métasthè, 1997 (3e éd.)

Les accidents de voitures ou de motos connaissent une morbidité et une mortalité nettement supérieures à celles des autres générations.

L'intention n'est nullement de mourir (à de rares exceptions près), mais de tester une détermination personnelle, de chercher une intensité d'être, un partage avec les autres, de traduire aussi un cri, une souffrance, parfois tout cela mêlé dans une quête qui ne trouve souvent sa signification que dans l'après-coup de l'événement. Les conduites à risque se distinguent absolument de la volonté de mourir, elles ne sont pas des formes maladroites de suicides, mais des détours symboliques empruntés par la jeunesse pour s'assurer de la valeur de son existence, rejeter au plus loin la peur de son insignifiance personnelle³. Ce sont des rites sauvages de fabrication du sens⁴.

³ Ceux qui meurent usent en majorité de moyens radicaux, pratiquement sans appel. Des chiffres donnés par la Fondation de France indiquent 37% de suicides par arme à feu, 26% par pendaison, 3% de noyades, et 14% de produits toxiques.

⁴ Cf David LE BRITON, *Passions du risque*, op. cit. Nous n'abordons pas ici la question des relations sexuelles non protégées que nous avons traitée dans la postface de ce même ouvrage. Pour un état des recherches sur les prises de risque nous renvoyons à notre ouvrage *La sociologie du risque*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1996.

Certaines conduites ne sont pas perçues comme risquées par les jeunes : faire de la mobylette sans casque, par exemple ou se faufiler entre les voitures, franchir un feu au rouge, relèvent souvent davantage d'une affirmation personnelle de dextérité, d'un sentiment de toute puissance ordinaire chez un jeune qui ne peut considérer la mort ou l'accident comme le concernant. Le jeu avec la mort repose alors sur d'autres mobiles, il s'inscrit à la fois dans l'ambivalence, mais il repose aussi sur une part d'ignorance. L'estimation profane des dangers en matière de santé, d'environnement, ou de pratiques physiques ou sportives s'oppose souvent à celle des spécialistes.

La mise en évidence des risques dans les campagnes d'information, les conseils avisés de ceux qui savent d'expérience, ne suffisent pas toujours à désamorcer l'engouement pour une activité qui passionne l'acteur ou s'impose à lui à son corps défendant. La connaissance des dangers est souvent impuissante à enrayer la force d'attraction des situations dont il faudrait se méfier. La stratégie du meilleur gain par la pesée des coûts et des bénéfices s'efface devant le plaisir pris à l'action, la valeur qu'on lui accorde, la présence des autres à ce moment, l'ambivalence de l'individu, sa recherche de

transgression, son indifférence, son sentiment d'être le plus fort, etc.

L'entrée dans un certain nombre de conduites à risque (toxicomanie, délinquance, etc.) est souvent liée à la puissance d'attraction d'un groupe de pairs qui les valorise et dissipe les derniers doutes en leur conférant une légitimité supérieure à celle que leur donnerait la société (ou sa propre famille)⁵. Le modèle rationnel de l'évaluation des risques est une fiction rassurante, éloignée du rapport affectif à l'événement, il souligne davantage un idéal particulier de conduite : souci de l'épargne, du calcul, peur de l'incertitude, etc, qui méconnaissent les données anthropologiques à ce propos. Dans l'existence réelle l'affectivité et l'imaginaire sont toujours premiers et s'arrangent d'une rationalité reformulée selon les circonstances. Parfois la réplique sans appel d'un "Je sais bien, mais quand même" coupe court à tout argument. Averti du danger qu'il court l'individu persiste dans sa conduite, quitte à s'interroger avec angoisse sur son attitude.

⁵ Par exemple PJ. MEEHAN, P. O'CARROLL, Gang, drugs, and homicide in Los Angeles, *American Journal of Diseases of Childhood*, vol. 146, 1992; R. CLOUFFIER, La dynamique des conduites extrêmes chez les jeunes, *Frontières*, vol 6, n°3, 1994.

La blancheur

D'autres jeunes sont frappés par ce que nous avons appelé la « blancheur », en errance, squatters, paumés des Halles ou d'ailleurs, en souffrance dans leur nullité part. Ils sont issus pour la plupart de familles en crise où ils n'ont jamais eu le sentiment d'exister comme sujets, souvent victimes de violences familiales, socialement désinvestis, ils n'investissent pas leur existence comme étant digne de valeur, et ils continuent de vivre par défaut dans les interstices du social, installés dans la déchirure. Une sorte de chute interminable à l'horizontale les amène d'un lieu ou d'un squat à l'autre, sans perspective autre que l'instant, conjurant le sentiment de leur insignifiance sous un discours de revendication de leur état qui ne fait guère illusion. Comblant le vide par une prise d'innombrables toxiques, sans même chercher à planer ou à se procurer des sensations, la quête est plutôt celle de l'absence, du coma⁶.

Une conduite à risque n'est pas seulement la recherche d'une simple intensité d'être, ou d'un défi pour s'imposer dans un monde problématique, elle naît parfois de l'indifférence quand le retrait hors de l'existence devient trop sensible

⁶ Cf François CHOBEAUX, *Les nomades du vide*, Ales, Actes Sud, 1996; David Le Briton, *Passions du risque*, op. cit., p.35 sq.



et que le goût de vivre ne pèse plus guère. Le prix attaché à sa propre personne se confond à la grisaille d'un quotidien sans horizon ou marqué de douleur, l'indifférence à soi provoque alors l'exposition à un danger qui n'est plus directement perçu comme tel par lassitude. Le risque ici tient dans la pesanteur d'une action, il est sur le chemin, et si les menaces sont finalement évitées elles le sont dans une même indifférence. Forme inconsciente d'une volonté moins de mourir que de ne plus être là.

Du jeu avec la mort au jeu de vivre

Les conduites à risque forment les épisodes d'un débat au cours duquel le jeune cherche ses marques entre ces anciens repères et ceux qui s'annoncent. Il le fait de manière brutale sans trouver entre lui et le monde une étoffe signifiante qui lui rendrait moins rude le passage. La présence ou l'absence d'un *containing* signifiant et investi

conditionne l'intensité et la durée de l'épreuve.

Ces conduites sont une manière de jouer son existence contre la mort pour donner sens et valeur à sa vie. A défaut de trouver en soi un jeu de vivre, il s'agit de se jouer de la mort comme on mise une dernière carte. A l'image des autres conduites la violence est un jeu avec la limite, une manière de se heurter au monde à défaut d'une butée pour s'enraciner et trouver la distance propice au lien social et à une relation d'échange avec l'autre.

Vivre « à la limite » s'impose dès lors que la société ne donne plus à l'acteur l'étoffe de sens qui mettait entre le monde et lui une distance où il pouvait trouver sa place. Le défaut de sens et de valeur se résout dans le corps à corps à la fois réel et symbolique, la frontalité du rapport au monde en quête d'un contenant. La mise en avant du corps comme ancrage entre le monde et soi est une manière de prendre chair dans un monde problématique, de s'assurer de sa valeur personnelle en n'interrogeant plus la société sous son angle symbolique, mais en investissant ce qu'elle dénie (la mort) pour y inscrire sa propre nécessité intérieure. Il ne reste alors qu'un contact brut (et brutal) avec un monde où il faut conquérir sa place pied à pied et de manière toujours provisoire, ce qui implique la

recherche de sensation, le rapport physique à l'autre ou au monde. Prise de risque au risque du corps face à un monde qui se dérobe ou ne dit plus la nécessité intérieure de l'existence.

Mais parler de jeu avec le risque ou même de violence relève parfois d'une imposition de problématique tant ces actes s'inscrivent pour certains jeunes comme la banalité des jours et impliquent plutôt une conception particulière de la « justice », une forme commune de rupture de l'ennui. Lutter contre la « rouille », le fait de rester sur place sans activités : « *Quand il n'y a rien à faire, on commence à casser tous les trucs, déclare un jeune strasbourgeois. Ça commence comme ça : au début, on est dans un coin, on squatte et comme on n'a rien à faire, tu sais, on a envie de bouger, de faire quelque chose et comme c'est parfois trop tard le soir pour aller en ville et bien on prend des pierres, on commence à tout casser pour provoquer la police, mais tout ça parce qu'on ne nous donne rien à faire. On a demandé un centre socio-culturel à la mairie, tout ça, mais y a toujours rien* »

En s'affrontant physiquement au monde, en jouant réellement ou métaphoriquement avec sa vie, en s'exposant au risque de la perdre on force une réponse à la question de savoir si l'existence vaut ou pas

d'être vécue. Pour se dépouiller enfin de la mort qui colle à la vie, on s'affronte à la mort pour pouvoir vivre. La prise de risque vise à charmer symboliquement la mort à la fixer sans se dérober. Tracer ainsi les limites de sa puissance, renforce le sentiment d'identité de celui qui ose le défi. Du succès de l'entreprise naît un enthousiasme, une bouffée de sens répondant à une efficacité symbolique qui procure provisoirement ou durablement une prise plus assurée sur son existence. Naître ou grandir ne suffisent plus aujourd'hui à assurer au jeune une place de plein droit à l'intérieur du lien social, il faut conquérir àprement son droit à exister. Le jeune découvre un sens et une valeur à son existence à travers la résolution d'une crise personnelle; non plus en se reconnaissant d'emblée dans le système de sens de sa société, mais en sollicitant la mort, au risque inconscient et symbolique de sa vie.

Quand les autres modes de symbolisation ont échoué, échapper à la mort, réussir l'épreuve, administrent la preuve ultime qu'une garantie règne sur son existence. L'ordalie, cette forme sauvage du destin, a émis son jugement⁷. La mort symboliquement surmontée permet

de continuer à vivre sous l'éclairage d'une légitimité nouvelle. Elle favorise une intensité renouvelée du fait de vivre, elle restaure une relation au monde plus propice.

Les rites ordaliques individuels

« Là où croît le danger croît aussi le salut », dit Holderlin. Telle est la formule de l'ordalie quand elle se transforme en une figure de l'inconscient individuel et s'impose à titre privé à un individu en crise : un pacte avec la mort pour mieux vivre. Elle cesse alors d'être un rite judiciaire inscrit dans un système culturel qui en appelle à Dieu ou aux dieux pour régler les affaires des hommes, et devient alors une sollicitation personnelle, un rite oraculaire, mais instituant plutôt qu'institué, pour reprendre les formules de BASTIDE⁸

A l'état sauvage dans notre société, l'ordalie est une quête de signification que le sujet subordonne, à son insu, au risque de mourir en se donnant une chance équitable de s'en sortir. En outre, la signification de l'ordalie vient après, elle sème dans le risque non négligeable de périr une puissance qui peut éclore ensuite pour un temps plus ou moins long, mais dont l'individu au moment de l'épreuve ne soupçonnait guère la virtualité. L'hypothèse de mourir et

celle de traverser indemne l'épreuve s'enchevêtrent l'une à l'autre avec un poids égal, et elles forment, appuyées l'une contre l'autre, une arche, une sorte de limite initiatique que le sujet ne peut franchir sans s'en trouver peu ou prou modifié. L'acte ordalique appelle structurellement un échange symbolique avec la mort pour que soit garanti le fait de vivre. On joue sa vie pour mieux la sauver. Un sentiment diffus d'élection naît couramment de ce passage réussi aux alentours de la mort.

En revanche, celui-ci relève de la décision de l'individu, même dans la pesanteur de l'événement. Si la confrontation symbolique à la mort provient d'une imposition extérieure (agression, accident, etc.), elle est un drame, un fait de violence, et provoque même en cas de survie un sentiment de culpabilité, ou de déréliction. L'ordalie implique un certain contrôle de l'individu sur les circonstances de l'épreuve, fut-il infime. Si celui-ci est le passager inactif d'une voiture ou d'un train accidenté, il est emporté passivement dans un mouvement dont il subit les conséquences sans pouvoir influencer sur elles. Quelles que soient ses incidences, l'épreuve n'est pas ordalique. Quand elle naît de la souveraineté de l'individu elle est tout autre chose, et c'est d'elle dont nous parlons ici.

Dans l'ordalie contemporaine, l'individu s'en remet à un hasard qui se transforme dès lors en destin. Les circonstances décident des suites de l'épreuve avec cependant le supplément qui tient à la pugnacité de l'individu et à son désir de s'en sortir. Revenir indemne de la mise en péril de son existence, auréolé du danger traversé, apparaît comme le meilleur gage du prix qu'elle revêt alors. L'individu, à son insu le plus souvent, a sollicité le sens du sacré, une puissance surnaturelle, incernable, à laquelle il s'en remet. Il prend l'initiative de la mise en péril, avec un degré de lucidité variable selon les acteurs. Ce n'est plus la collectivité qui la décide et la contrôle en l'inscrivant à l'intérieur d'un rituel et d'une vision du monde, l'ordalie devient un acte solitaire et imprévisible dans son jaillissement. Le sens du sacré dont l'imputation est strictement individuelle, vient prendre la place d'une communauté absente, d'une efficacité symbolique que le social et le culturel échouent à mettre en oeuvre et que l'entourage proche ne parvient pas davantage à relayer. L'ordalie est une réponse de l'individu à la crise qu'il traverse. Il oppose son propre défi à celui qu'il croit déceler à son encontre.

L'ordalie résout une tension durable, non nécessairement spectaculaire entre l'individu et la

⁷ Pour une analyse plus approfondie de l'ordalie dans le contexte de la modernité nous renvoyons à notre ouvrage *Passions du risque, op. cit.*, p. 48 sq.

⁸ Cf. Roger BASTIDE, *Le sacré sauvage*, Paris. Payot. ; voir aussi D. JEFFREY, *Jouissance du sacré*, Annand Collins, 1998.

trame sociale où il s'insère, à travers le procédé du "tout ou rien", seule manière, puisque toute autre solution se dérobe, d'échapper à l'impasse, de dénouer une situation verrouillée, promise à s'éterniser dans le malaise. L'ordalie est une réponse sociale à une situation qui n'offre pas d'autre issue. Ni les belles paroles, ni les bonnes résolutions n'ont suffi à désamorcer les tensions ou à enrayer le sentiment de vide et d'abandon. Le passage à l'acte ordalique agit de plein fouet, avec l'efficacité symbolique qui le caractérise.

Quand les paroles de consolation demeurent sans effet, que les efforts de l'acteur se heurtent à ce qu'il croit être une inertie ou quand celui-ci est porté par la blancheur et ne songe même pas qu'il pourrait modifier les choses, alors l'ordalie peut se pressentir dans une trajectoire individuelle. Elle marque le moment où le choix des moyens est perdu, mais elle offre l'avantage de remettre la décision à une instance qui n'est plus proprement humaine et qui renvoie à une intuition du destin pour celui qui subit l'épreuve. Dernière chance de celui qui a perdu la chance.

Par la brutalité de ce qu'il vit, l'ordalique provoque le groupe, il resserre les liens autour de lui par les soins ou l'attention qu'on lui prodigue alors. C'est le cas de

nombre de tentatives de suicide chez les adolescents qui peuvent ainsi souvent renouer un dialogue interrompu ou montrer pour la première fois à leurs proches qu'ils existent dans leur singularité. Le risque de mort devenant l'ultime moyen de leur quête de reconnaissance. L'individu, en échappant à la mort, à travers les sensations éprouvées au contact du danger, découvre en lui-même des ressources inattendues qui lui permettent de "renaître" ou du moins de reprendre le contrôle de son existence. Le sentiment d'être garanti favorise la mise en jeu d'une énergie redoublée dans l'exercice de la vie, la conquête d'un sens plus plein à une aventure personnelle qui se vivait alors de façon plus incertaine, sans appui, souvent en une sorte de blancheur.

La métamorphose est à la mesure du danger encouru. Qui ne risque rien n'a rien, dit l'adage populaire. A celui qui accepte de tout perdre, il peut être donné de recevoir beaucoup. La mort surmontée accorde une seconde chance à celui qui a tout perdu ou qui échoue à donner une signification et une valeur à sa vie. Dans ces conditions, on peut dire que l'acteur, de son propre chef, en utilisant une structure anthropologique d'une puissance considérable fait jaillir de l'épreuve réussie une efficacité symbolique grâce à laquelle il intègre les

données en crise de son existence, soude un sentiment d'identité plus favorable. La montée aux extrêmes des sentiments dans le feu de l'épreuve et dans les moments qui en suivent la résolution favorise leur conversion dans le cours ultérieur de l'existence. L'effet de changement peut être une paix ou

personnelle, le prix n'est pas trop fort pour ce qu'il peut gagner. L'ordalie est une instance génératrice de signification. D'autant plus puissante qu'elle intervient comme une nécessité plus ou moins consciente à l'intérieur d'une trajectoire individuelle en crise.



une euphorie provisoire. Ou produire une réconciliation durable avec le monde.

Mais la mort est le prix à payer de l'éventuelle métamorphose. Et parfois, en effet, la mort est au bout de l'ordalie. Mais pour l'individu arrivé à ce point de son histoire

Un symbolisme de contrebande

Dans la carence du social et du culturel à confirmer l'acteur sur la valeur et la signification de sa vie, dans l'impuissance de son entourage à en prendre le relais, et à travers sa liberté individuelle, s'impose chez l'acteur le recours à

ce jeu d'esquive avec ce signifiant majeur qu'est la mort.

La rémunération symbolique du risque et de l'ordalie tient au goût retrouvé de vivre.

La mort en face, de façon plus ou moins aveuglante, semble agir selon la voie d'une rénovation intérieure. Elle opère même souvent à la façon d'un rite de passage, où le risque de mort, une fois surmonté, est transformé en opportunité de se défaire de sa pesanteur personnelle pour accéder à une existence moins en crise, ou même renaissante. Le contact symbolique avec la mort favorise un dépouillement, une épuration personnelle. Il encourage l'éclosion d'un sentiment d'identité moins précaire.

Symbolisme de contrebande et à valeur essentiellement personnelle dans une société où les liens sociaux se relâchent. Dans cette autre phase de la structuration individualiste des sociétés occidentales, l'individu tend de plus en plus à s'autoréférencer, à chercher en lui-même, dans ses propres ressources ce qu'il cherchait auparavant à l'intérieur du système social et culturel. Les conduites ordaliques représentent une possibilité limitée, mais puissante, de se légitimer à titre privé, de se garantir contre la peur ou l'indifférence. Manière ultime de donner un sens à sa vie ou de s'effacer. De se sentir exister.

Rites individuels de passage

Lorsque les comportements ordaliques se multiplient socialement sous la forme d'une remise de soi au destin en prenant le risque de la mort - et ceci non pas dans une épreuve judiciaire, mais dans une épreuve existentielle - lorsqu'il s'agit de pratiques individuelles variées, hétéroclites même, où le dénominateur commun consiste en une mise en jeu de sa vie, ils traduisent le décousu du sens et des valeurs collectives, un défaut du holding social. Les acteurs ne se sentent plus soutenus par leur communauté d'appartenance, ils ne sont pas en révolte contre elle ; ils ignorent même souvent que ce sont ses lacunes qui les projettent dans une quête personnelle aléatoire. Le comportement de risque ou d'ordalie signifie alors une recherche individuelle d'identité, ou de confirmation de soi, à travers la brutalité de l'affrontement immédiat à la mort.

De l'épreuve surmontée naît le surcroît de sens, l'exaltation intime, la garantie qui donne une valeur nouvelle à la vie. Mais de ce sens et des conditions pour l'obtenir seul est juge celui qui décide de l'épreuve et met sa vie provisoirement en péril en se ménageant une issue favorable. La fonction anthropologique du rite est de réguler l'échange symbolique et

de calmer l'angoisse susceptible de naître de l'incertitude, elle est aussi de dépasser le sentiment d'impuissance qui risque de se dégager d'une situation dont manque le mode d'emploi. En ce sens, les actions ordaliques sont des rites d'apaisement. Elles ont valeur de rites individuels de passage qui choisissent la brutalité du défi, l'affrontement direct à la mort, plutôt que sa métaphore telle qu'on la connaît dans les rites de passage traditionnels.

Les rites sont des cérémonies collectives, socialement valorisées, d'une forte teneur symbolique, au terme desquelles le novice modifie son statut social. Ils construisent l'accès à l'âge d'homme à travers une série d'étapes déterminées à l'avance par la tradition. Ici, les conduites à risque sont à l'inverse de ce processus social. La situation s'impose au jeune dans une situation de souffrance plus ou moins déclarée, dans un contexte de déliaison sociale réel ou vécu comme tel.

Aucune progression ne vient jalonner ces épreuves en les rendant désirables et prévisibles. La société leur est hostile, elle met en place des structures de prévention pour les juguler; elles provoquent souvent l'extrême douleur des parents (aux antipodes du bonheur des parents de voir leur enfant soumis au rite de passage dans les

sociétés traditionnelles). Loin d'être attestée par la communauté sociale la métamorphose de soi créée par l'épreuve n'est pas transmissible aux autres et ne relève donc d'aucune mémoire collective.

Aux antipodes des rites traditionnels, ce sont en outre des conduites nées de la souffrance personnelle, de l'impossibilité de se rejoindre, et elles provoquent infiniment plus de douleurs, de blessures ou de drames. Parler de rite de passage pour les jeunes générations d'aujourd'hui revient à évoquer le recours à une forme clandestine et solitaire de symbolisation du goût de vivre. Il s'agit ici de rite individuel de passage dans la mesure où l'acte est singulier, qu'il n'a de valeur que pour celui qui l'ose, que le sujet n'est pas toujours lucide sur l'objet de sa quête, et qu'il ne modifie en rien, s'il en réchappe, son statut social. C'est l'être même de l'homme qui est virtuellement changé (il peut ne pas l'être et le recours ordalique se révéler un échec n'apportant pas le changement intérieur souhaité ; mais de cela le sujet seul est comptable).

Rite de passage malgré tout à cause de la structure anthropologique qu'il contient : la révélation d'identité, le changement ontologique poursuivi avec plus ou moins de lucidité.

Rite de passage enfin du fait de l'éminence sociologique du phénomène, sa multiplication dans le champ social, sous des formes éparses et individuelles. Le comportement ordalique dans la diversité infinie de ses formes est une réponse douloureuse et intime aux failles culturelles et sociales. Il est une sorte d'ultime recours, une dernière chance que se donne l'acteur, la chance de celui qui pense n'avoir de toutes façons plus rien à perdre.

Certes, les conduites de risque ou d'ordalie ne touchent pas l'ensemble des adolescents occidentaux; pour une majorité d'entre eux, l'entrée dans la vie s'effectue sans le recours à ces formes extrêmes de symbolisation. Mais l'enquête de l'INSERM dirigée par Marie CHOQUET et S. LEDOUX montre que 22% des jeunes se sentent désespérés. Un quart a déjà pensé au suicide. Si presque mille adolescents se tuent chaque année en France, trois fois plus que dans les années soixante, 40000 sont hospitalisés après une tentative. 100000 jeunes fuient de chez eux. Ces conduites appelant une relation ambiguë à la mort se rencontrent avec prédilection à ce moment de changement difficile de statut où il convient de savoir pour quelles raisons l'on vit. Le jeune recourt à un symbolisme de contrecbande en s'infligeant des épreuves personnelles qui lui

permettent de tester ses limites. Il interroge métaphoriquement la mort en passant avec elle un contrat symbolique le justifiant d'exister; cette approche esquivée de la mort fonctionne comme une structure anthropologique.

La mise à l'épreuve de soi, sur un mode individuel, est l'une des formes de cristallisation moderne de l'identité quand tout le reste se dérobe. Les conduites de risque forment une manière ultime de fabriquer du sens et de la valeur, elles témoignent de la résistance active du jeune et de ses tentatives de se re-mettre au monde.

D. LEBRETON

David L.F. BRETON est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg II. Il est l'auteur de :

- Corps et sociétés. Essai d'anthropologie et de sociologie du corps. *Méridiens-Klincksieck*, 1985
- Anthropologie du corps et modernité *PUF* 1990
- Passions du risque *Métaillé* 1991
- Des visages. Essai d'anthropologie *Métaillé* 1992
- La sociologie du corps. Que sais-je ? *PUF* 1992
- La chair à vif. Usages médicaux et mondains du corps humain *Métaillé* 1993
- Anthropologie de la douleur *Métaillé* 1995
- Du silence *Métaillé* 1997

URGENCE ET CRISE : L'IDÉE QU'ON S'EN FAIT¹

Déconstruire le terme

Déconstruisons la *crise* et l'*urgence* pour tenter d'y voir plus clair ou tout au moins amorcer quelque définition. On pourrait avancer l'idée qu'il y a *crise* dans la mesure où l'adolescence correspond typiquement à une exigence de changement. Il y a nécessité, pour chaque adolescent d'un travail d'intégration de ces nouvelles données qui fait que celui-ci ne peut plus être, ni fonctionner après comme avant. Il y a donc *crise* parce que les données en présence sont telles qu'elles contraignent l'adolescent au changement, de façon plus ou moins rapide, plus ou moins importante, mais de telle sorte que l'effet mutatif soit inévitable.

Parler de l'*urgence* consiste d'abord à parler du temps. Oui ! parce que l'on peut dire que souvent l'*urgence* représente le symptôme de la *crise*, le passage à l'acte dans le déroulement d'une *crise* nécessitant dès lors, une intervention immédiate de la part du professionnel.

Cependant, prendre la décision de « protéger en *urgence* » implique une évaluation plutôt qu'un « sentiment » ou un « passage à l'acte » du professionnel cette fois-ci. Il est souvent dit qu'il n'y a pas ou peu, d'*urgences* dans le travail social et cependant, les situations familiales, ou individuelles, qui s'emballent dangereusement existent, lesquelles augmentent l'inquiétude légitime du professionnel.

L'*urgence* implique plus ou moins clairement la conviction qu'il faut intervenir sans tarder en anticipant les dérapages auxquels peuvent conduire des réactions trop rapides. Difficile exercice !

Pourtant, la notion d'*urgence* reste relative ; selon la personne qui la ressent, le moment où elle va se déclencher, le type d'accueil qui lui sera fait par les services sociaux, médicaux, etc.

¹ Extrait de la retranscription des Actes du 2ème Congrès : « Face à l'adolescent : quelles places pour les parents? »

Carrefour des
pratiques pro-
fessionnelles

L'adolescence est
crise parce qu'elle
suppose une exi-
gence de chan-
gement.

Crise et urgence impliquent la violence.

La violence de l'adolescence est l'objet d'une construction sociale...

La violence sous-jacente

Dans *Urgence* et *Crise*, on entend *violence* :

- *Violence pour l'adolescent* par les actes posés ou potentiels. Vous savez tous ce côté insupportable des situations d'*urgence* et de *crise* telles que chacun de nous se les représente...

- *Violence pour les parents* auxquels sont renvoyées toutes les interrogations liées à ces événements. C'est l'incompréhension. Les parents sont d'abord démunis. C'est la projection d'une faute éventuelle sur l'adolescent lui-même. Donc à cet endroit de l'agressivité. C'est aussi les sentiments de culpabilité, de porosité, de perméabilité (ça peut nous arriver à nous aussi !), qui envahissent le parent, le couple parental. Et puis, "*La jeunesse n'est plus ce qu'elle était.*" Est-ce là le signe d'une fuite des responsabilités ?

- *Violence pour l'environnement*, enfin. Que la violence générée par la *crise* (ou la situation d'*urgence*) se retourne sur l'adolescent lui-même ou sur ses parents, sa famille, son environnement, elle a d'évidence un impact certain sur la vie sociale. La peur qui génère cette violence est interprétée, activée par les médias qui relayent et se saisissent d'une succession de cas isolés.

La violence comme construction sociale

Cette peur du jeune, construite, fait des ravages. L'adolescence est, dans les représentations, synonyme de violence et de délinquance. Cette réduction nous est imposée par les médias à travers des « sujets » d'une minute à la télévision, qui présentent des jeunes qui n'ont plus d'âge et qui sont d'abord des casseurs, des incendiaires.

Cette manipulation généralise, globalise, stigmatise pour le moins l'adolescence comme un danger social.

Le regard social qui nous est proposé sur l'adolescence n'enlève rien à la gravité des manifestations de crise des adolescents, mais il fausse la lisibilité du phénomène, voire la compréhension que peuvent avoir les parents de la problématique de leur enfant qui traverse une phase difficile.

Ce regard social sur la jeunesse globalement prend le sens d'une confirmation de la vision négative (défensive ?) des adolescents par l'adulte. La violence de la *crise* adolescente ; l'*urgence* qu'elle induit souvent, ferait ainsi partie, comme « naturellement », de notre vie. Puisqu'on nous le dit!

Quelles représentations de l'adolescence ?

Cette perception conduit logiquement à se situer, en tant qu'adulte-parent du bon côté (ou du côté des *bons*) car il est difficile et ô combien ! en situation d'*urgence* et de *crise*, d'objectiver.

Je ne vous propose pas ici une négation de la délinquance ou autre passage à l'acte et de leur éventuelle progression chez les mineurs, mais il convient de dépasser la visibilité imposée du phénomène et qui ressort de la capacité des médias à rendre général ce qui est le fait d'une minorité.

Gardons à l'esprit que l'adolescence est une construction sociale. Qu'elle n'a pas toujours existé, qu'elle n'existe pas dans d'autres cultures. Ce qui est en crise, ce sont, de mon point de vue, nos représentations de l'adolescence nourries en partie par cette nostalgie d'une jeunesse angélique (« le bon temps »...) ; de la famille également qui doit être solide face à l'adversité.

Donc, ce qui est en crise c'est notre religiosité des idées, des représentations que nous véhiculons et qui nous traversent.

Et l'adolescence n'y échappe pas, semble-t-il.

Pour terminer, je vous livre une reformulation de Philippe ARIES : "*L'adolescent ignoré au XVIII^{ème} siècle, découvert au XIX^{ème}, tyrannique au XX^{ème}.*"

Gilles ALLIERES

Formateur, Institut pour le Travail
Éducatif et Social de Gouesnon (29)

... qui fausse la compréhension qu'on a du phénomène.

La crise de l'adolescence, c'est la crise des représentations qu'on en a!

DE LA CRISE AU CHANGEMENT

Présentation des cadres institutionnels

Le Centre du Couple et de la Famille est un service de thérapies de couple et de famille dépendant de l'Hôpital Gourmelen de Quimper.

C'est un service inter-sectoriel dont les locaux sont situés dans un quartier de Quimper sans référence officielle à la psychiatrie.

Nous y recevons des couples et/ou des familles en situation de crise ou de souffrance à leur demande. Nous ne travaillons donc pas sur le principe de l'urgence, mais sur rendez-vous. Nous rencontrons en général la famille dans son intégralité lors des premiers entretiens.

Nous avons cependant entamé une réflexion avec le service UMP (service psychiatrique aux urgences de l'Hôpital général) pour certaines situations nécessitant un travail sur l'immédiat de la crise (tentative de suicide...).

Le Service de Prévention des Toxicomanies est un service qui cherche à développer des politiques globales, et dans la durée, de prévention tant dans le cadre de politiques municipales que dans le cadre de l'éducation nationale. Nos actions s'adressent aussi bien aux adolescents qu'aux parents ou professionnels en contact dans le quotidien et dans la durée avec ces adolescents. Nous abordons la question des toxicomanies du point de vue de la personne et non du produit et notre compréhension se situe sur la toile de fond des conduites d'addiction (anorexie, boulimie, tentative de suicide, comportements de toxicomanie et d'alcoolisation).

Par conduite d'addiction il faut entendre mise en action de la souffrance pour tenter d'apaiser cette tension qui ne peut se dire, se mentaliser. On verra que beaucoup de crises sont à mettre au compte de cette difficulté à prendre du recul, à mentaliser, à donner du sens à un vécu difficile. Notre travail est donc de développer ces lieux, ces temps, ces rencontres permettant une parole impliquée.

Quelques définitions

La crise a en psychiatrie le statut d'étape obligée à toute tentative de changement. Erikson décrit le développement de la personne comme une succession de phases différenciées qualitativement entre elles. Entre chaque phase existent des périodes transitoires caractérisées par des troubles de types intellectuels, émotionnels ou relationnels. Il parle de crise évolutive.

Le mot crise vient du grec « *crinein* » qui signifie séparer, juger, décider. C'est un moment paroxysme d'incertitude et d'angoisse où tout est en suspens dans l'attente d'une décision imminente. Il y a un avant et un après la crise. C'est la recherche pénible d'une solution vécue en état de désarroi. C'est le moment du jugement, croisement qui impose une option plus ou moins urgente sur la route à suivre. C'est Oedipe sur la route de Thèbes face au sphinx.

En chinois le mot crise s'écrit en utilisant les deux caractères : danger et chance. C'est un aspect paradoxal de la crise sur lequel nous reviendrons plus loin.

Car le paradoxe est au cœur de la crise et sa solution ne consiste souvent pas à trouver la bonne réponse mais à poser la bonne question. La crise se définit comme une situation présentant des éléments tellement inhabituels (d'où danger) que le système ou la personne sont obligés à se transformer pour faire face à la situation. Toute crise est promesse et menace de changement et tout changement constitue une perte et un deuil (perte d'objet, perte de soi). Comme la perte inéluctable de l'enfance pour l'adolescent.

La crise, c'est donc la croisée des chemins : au-delà de cette bifurcation plus rien ne sera comme avant. Tout changement, tout apprentissage réel passe par une période de confusion. Les changements dans la vie d'une personne, d'une famille ou d'une institution sont soit liés au temps qui passe, soit liés aux accidents, événements brutaux de la vie (maladie, chômage, décès...).

Vivre c'est être confronté à la nécessité de changement d'adaptation.

Mais paradoxalement ces changements ne vont pouvoir se faire que si parallèlement à la nécessité de changement va être affirmée la nécessité de pérennité, de continuité, de « fidélité » (nécessité de sécurité pour aborder l'insécurité liée à la nécessité de changer les cadres de pensée, d'agir).

La crise est souvent l'expression d'une nécessité d'affirmation de la différenciation, de l'individuation. L'affirmation de soi, c'est la dialectique du différent-unique mais continuant les appartenances, les racines. Il y a nécessité de la permanence des modèles dans la modification, nécessité de nouvelles réponses négociées sans abandon total des anciens modèles.

Le changement peut être bloqué par cette peur de l'inconnu, peur de perdre ses racines, ses appartenances, ses fidélités. Il y a une dialectique nécessaire entre changement et fidélité - appartenance à accompagner à garantir.

La crise : danger et chance

Revenons à cette double notion : « Crise : danger et chance ». La crise peut donc être abordée sur deux registres, deux perspectives. Il y a donc nécessité de réfléchir sur son rapport à la crise, sur notre compréhension de la crise.

- Crise comme phénomène naturel, évolutif, dynamique, créatif garantissant le mouvement et la vie.

- Crise comme phénomène destructeur, confusant, remettant en question les certitudes, les repères : dangereux. Phénomène qu'il faut donc chercher à prévenir, à empêcher, à contrôler.

Ces deux approches, deux visions sous-tendues par des analyses, des vécus différents entraînent des stratégies différentes parfois mi-opposées.

Par exemple nous sommes souvent confrontés à un idéal de famille ou de couple qui pourrait s'énoncer comme « une bonne famille et une famille sans crise ». Cela ne correspond évidemment pas à la réalité.

Toute personne, tout couple, toute famille parce que vivant donc en évolution traverse des crises. La question est plutôt de la capacité, des ressources mises en jeu pour traverser ces crises et évoluer. Si l'idée qu'une « bonne famille » est une « famille sans crise », lorsque la crise apparaît, apparaît aussi la sensation de culpabilité, d'échec.

« Ca ne marche plus », « on ne la reconnaît plus » disent les parents. « Il faut que ça change, que ça redevienne comme avant ». Or la crise montre qu'il faut que ça change mais surtout pas que cela redevienne comme avant.

La crise peut entraîner :

- raidissement, déni, report de la « faute » sur l'autre.
- essai désespéré de contrôler le temps soit dans une répétition, soit dans une accélération-escalade des comportements.

Les symptômes viennent alors comme « marques » des difficultés voire des impossibilités du système à développer les compétences qui ont été les siennes jusqu'ici pour faire face aux changements.

Le symptôme fait souvent appel à un tiers extérieur pour « obliger » le système bloqué à changer. C'est une mise sous pression et un appel (souvent paradoxal : changement/non changement).

Accompagner la crise

Accompagner la crise c'est souvent :

- permettre une communication ouverte,
- faire circuler l'information réciproque des membres d'une famille, d'un système, pour parler, faire échanger le regard, les définitions de chacun face au problème,
- c'est complexifier le problème pour permettre des recadrages.

La crise est souvent l'expression d'un déficit de parole, de mutualisation de mots qui permettent de prendre du recul et donner sens. Or si la crise est souvent déficit de parole, elle peut développer ce déficit, ce manque de parole ou la focaliser sur le symptôme ou le « patient identifié » porteur du symptôme.

Du fait d'une grande implication des personnes prises, concernées par la crise, il y a souvent une impossibilité de prendre du recul. La crise d'un adolescent dans une famille réactive la manière dont les adultes ont réalisé ces passages avec plus ou moins de bonheur, de facilité ou de souffrance.

L'adolescence des enfants fait réminiscence de l'adolescence des parents. De plus ce qui est appelé crise d'adolescence est corrélé avec la crise du milieu de vie des parents. A la question de l'adolescent « Que vais-je faire de ma vie ? » fait écho celle des parents ou adultes concernés « Qu'ai-je fait de ma vie ? » par rapport à mes idéaux de l'adolescence.

Les conduites d'addiction sont des passages à l'acte, des mises en acte d'une souffrance psychologique qui ne peut s'exprimer par la parole, se mentaliser. Ces passages à l'acte peuvent appeler des passages à l'acte en retour des adultes eux-mêmes inquiets, incapables de réflexion, de distanciation mais aussi des adultes entre eux.

Quelle valeur peut avoir le message des adultes vers les jeunes « quand vous avez des difficultés, ne restez pas seuls, parlez-en à quelqu'un » si eux-mêmes en situation de questionnements voire de difficultés restent seuls et n'acceptent pas d'en parler ?

Or la crise demande de l'adulte une capacité de prise de recul, de réflexion, de distanciation souvent difficile mais indispensable. On retrouve ici l'idée de la nécessité d'équipe pour trianguler ainsi le regard, prendre du recul, ne pas rester seul.

Parfois au contraire, la crise entraîne fermeture, repli, isolement, déni, répétition et escalade. Parfois elle peut être source d'ouverture, de redéfinition, de recadrage, de partage.

Accompagner la crise, c'est d'abord la reconnaître, la nommer. C'est aussi comprendre la fonction de la crise.

L'utilité de la crise

A qui, à quoi sert cette crise ? Le pourquoi du symptôme est alors à poser en terme non de culpabilité, de faute (la cause à quoi ? la faute à qui ?) mais en terme de fonction de sens. A quoi, à qui sert ce symptôme, cette crise ?

Il ne s'agit plus de vouloir à tout prix supprimer la crise mais chercher à la comprendre et faire partager cette compréhension (circulation de l'information entre les personnes concernées par la crise). Ne pas rester seul permet de prendre du recul, de trianguler mais aussi de ne pas mettre en position de toute puissance (souvent illusoire et corrélée par une position de désespoir).

Parler au moment des crises sera d'autant plus difficile que le quotidien est peu porteur de paroles.

On peut prendre comme exemple le suicide en milieu scolaire. Il y a une nécessité d'en parler mais comment ? Avec qui ? Si la parole n'est pas quotidienne (parole impliquée) cela va être d'autant plus difficile. La première démarche est souvent que les adultes parlent entre eux pour ouvrir des moments de parole pour les jeunes. Parler n'est pas forcément répondre aux questions mais aussi accompagner ces questions. Il y a aussi nécessité de mise en place de rituels d'appartenance.

La crise peut mettre les personnes concernées dans un vécu d'urgence et faire partager cette idée d'urgence aux autres. Or l'urgence à la différence de la crise peut être affrontée avec les ressources habituelles. Elle n'exige pas de changement même si elle requiert une mobilisation forte des ressources. Il y a peu d'urgence réelle en travail social ou thérapeutique (même si elles existent).

Il y a plus souvent un vécu d'urgence qui met la personne dans une obligation de faire et de ne pas ou peu parler. On réfléchit mal ou peu en urgence. Il y a lieu souvent de retrouver un temps de recul pour ne pas se « mettre en urgence » et répondre aux actes par les actes.

Ce qui peut aider cette prise de recul est la parole avec un tiers qui reconnaît la forte implication, qui nomme l'importance de ce qui est vécu et aide à le nommer dans ses différentes définitions.

Ronan MORVEZEN,
Educateur Spécialisé, Service de prévention
des toxicomanies
Thérapeute familial, Centre du Couple et de
la Famille

Les Publications de PARENTEL

vous propose

LA PARENTALITE AU RISQUE DE L'ADOLESCENCE

(Actes du 2ème Congrès de Brest sur la
Parentalité)

avec les contributions de

**P. Huerre, P. Lacombe, X. Pomereau, M.
Squillante, M. Fize,
A. Guyon, J.C. Quentel, R. Pirard, O.
Douville...**

... et de nombreux autres professionnels

Participation aux frais : 120 F

Adhérents : 90 F

Gratuit pour les participants au 2ème Congrès

A commander à PARENTEL,

Parcours d'un « pupille difficile » ... à la « belle époque »¹

Il est né en décembre 1910 à Paris. Sa mère, 22 ans, célibataire, était hospitalisée depuis plus d'un mois et demi. Son père est inconnu. Lorsqu'il a sept mois, sa mère le dépose, ainsi qu'un frère qu'il perdra de vue, à « l'Hospice des Enfants Assistés » à Paris. Il y est classé « *Enfant abandonné* ».

Aussitôt expédié dans le Morvan, l'Agence locale de placement le confie à un couple dont la femme, 53 ans, pourra ainsi continuer à percevoir l'Allocation de l'Assistance Publique. Bien traité par ces « *braves gens* », il est toutefois, dans le village, l'un de ces « *culs de Paris* » repérables par leur uniforme.

Entre 10 et 12 ans il commet des vols chez ses parents nourriciers, dans son entourage et à l'école. Il pousse d'autres enfants à agir de même. « *Si j'ai volé c'est parce que j'avais faim*... « *Beaucoup de gens prennent des enfants de l'Assistance Publique pour des domestiques... il faut les voler quand on en a l'occasion* ». Il devient notoirement « *voleur* » et entre dans le personnage. Les vols cessent à la mort de la nourrice en 1922. Il est confié à la fille de celle-ci. Entre temps sa mère est morte, elle aussi, en 1919, mais il l'ignore.

En 1923 il fait partie des cinq élèves de la commune jugés aptes à passer l'examen du Certificat d'Études, unique pupille. Il sera le seul à obtenir la mention « *Bien* ».

Ce succès lui vaut de n'être pas placé en ferme à 13 ans, alors que cet âge lui conférerait le statut légal de « *domestique* ». On lui permettra d'attendre l'âge requis pour entrer en école d'apprentissage en région parisienne. Il fugue de cette école au bout de quinze jours, attiré par l'Égypte ou l'Amérique, ce qui est considéré par le directeur comme « *un acte illogique ; inspiré par un déséquilibre mental... une mentalité douteuse* » chez « *un enfant trop avide de romans d'aventures* », « *un peu faible d'esprit* ». Il est retrouvé à Nice une semaine plus tard ; sa fugue fait l'objet d'un article dans le journal local. Il est radié de l'école d'apprentissage.

Après des passages en hospices, il est confié à un chansonnier aveugle pour être son guide et son secrétaire. Au bout de sept mois il est accusé de vol par celui-ci.

L'Assistance Publique décide de le soumettre à un examen psychiatrique au nouveau Service libre de prophylaxie mentale de l'Hôpital Henri-Roussette à l'Hôpital Sainte-Anne à Paris. Le psychiatre constate « *un certain degré de débilité et d'instabilité mentales qui nécessitent une surveillance spéciale* » ; mais « *avant de prendre une décision aussi importante que l'internement dans un asile spécial* », on peut « *essayer au préalable de confier ce jeune à un patronage comme celui de Vaugirard* », « *œuvre philanthropique pour la protection des enfants en danger moral* », fondée en 1890.

En 1925, il est donc confié au « *Patronage de l'Enfance et de l'Adolescence* », spécialisé dans l'observation des garçons de moins de 18 ans pour déterminer s'ils étaient récupérables.

Depuis un an fonctionnait dans l'établissement une clinique de neuropsychiatrie infantile, créée par le docteur Georges Heuyer, spécialiste de la délinquance juvénile. Il suit un traitement de psychothérapie pendant deux mois. Une fugue le conduit à Marseille où il est arrêté. Il est radié du Patronage. Ramené à Paris, il fugue à nouveau. Il est retrouvé dans un train à destination de Bordeaux.

Prévenu de vagabondage, il est écroué à Paris à la Petite-Roquette, prison pour enfants, « *pourvoyeuse de la colonie pénitentiaire agricole de Mettray* », près de Tours. Michel Foucault décrira cette prison dans « *Surveiller et punir* »². Le fonctionnement de cette prison est basé sur le silence et l'immobilité. « *Rien n'est moralement plus débilisant ; rien ne prépare mieux à la démence* », écrit à ce propos une revue satirique qui ajoute : « *On peut aisément imaginer quelle doit être la souffrance d'enfants ou adolescents, habitués jusque-là à une vie errante... les mieux trempés n'y résistent pas* ». La dénonciation de ce système carcéral a amené la création des colonies agricoles.

Après trois mois d'incarcération, il est classé « *pupille difficile* », voire « *vicieux* ». Sous le régime de « *liberté surveillée* », il est transféré à Abbeville, en vertu du principe selon lequel « *dans un milieu tout autre que celui où l'élève a vécu et commis ses premières fautes, il arrive à s'amender* ». Employé comme ouvrier agricole, il s'enfuit au bout d'un mois. A nouveau repris dans un train, il est prévenu de vagabondage, incarcéré 45 jours, présenté au tribunal pour enfants, acquitté car « *ayant agi sans discernement* », mais confié jusqu'à sa majorité à la colonie de Mettray.

¹ Sources : Edmund White, *Jean Genêt : biographie*, Gallimard 1993.

² *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975.

Il y est conduit menotté, est admis au quartier de discipline, où il est fouillé, rasé, vêtu d'un uniforme et placé en cellule de punition.

A Mettray on travaille 13 heures par jour (et on prie 8 fois). Il n'y a éducation physique que le dimanche. L'instruction scolaire est réduite au minimum « pour ne pas donner aux élèves des connaissances qui seraient peu en rapport avec la condition qu'ils doivent occuper en sortant ».

La sévérité du lieu avait amené l'Assistance Publique à retirer ses pupilles dès 1887. En 1926-27, les jeunes se mutilent pour être admis à l'infirmerie. La soumission sexuelle aux « caïds » est pratique courante. La masturbation est sanctionnée de 8 jours de quartier de discipline : 20 kilomètres par jour en sabots dans la cour. La plus bénigne des punitions est d'être mis au pain et à l'eau pendant 15 jours...tout en continuant à travailler au même rythme. Un an plus tard, fin 1927, il est placé comme ouvrier agricole dans une ferme proche.

Rapidement il s'enfuit, ayant volé une couverture pour se protéger. Cet acte le fait -selon Michel Foucault- passer de l'état « d'infracteur » à celui de « délinquant » dont il précise que « c'est moins son acte que sa vie qui est pertinente pour le caractériser ». Il est repris et écroué à Orléans. Présenté au tribunal d'instance pour enfants, il est reconnu coupable mais acquitté « ayant agi sans discernement ». Renvoyé à Mettray, il y est placé au cachot, cellule très exigüe, non chauffée, aérée par une cheminée. De nombreux jeunes sont morts au motif officiel de « congestion », certains ayant parfois été enfermés nus, et même aspergés d'eau froide. Sur les murs noirs, une inscription peinte en blanc rappelle au détenu : « Dieu te voit ». Il y passe trois mois.

Le 1er mars 1929, pour pouvoir quitter Mettray, il s'engage dans l'armée, malgré le rejet qu'il exprimera des vertus de la République : progrès, réformes, égalité, loi, ordre, famille. A 21 ans il cherche des renseignements sur ses origines et sa mère ; on les lui refusera. La colonie de Mettray sera fermée en 1939 à la suite, notamment, de la publication de « Maisons de supplices » par le journaliste Alexis Danan en 1936.

Pour l'anecdote, on rappellera enfin qu'en 1938, il se réengage illicitement à Brest où il vole quatre bouteilles d'apéritif dans un bar et fait 3 mois de prison !

Ce parcours est celui de Jean Genêt, écrivain (le plus grand de son temps selon Jean Cocteau), auteur en particulier de « Journal d'un voleur » et de « Querelle de Brest »

François VIELJARD
Administrateur à PARENTEL

Annonces

- **8 octobre à Brest**
La question de la culpabilité chez les parents
Les Séminaires de PARENTEL - 02 98 43 62 51
- **25 Novembre à Quimper**
Accompagner les familles : regards croisés
1ère Journée départementale sur l'Écoute et l'Accompagnement des Parents
02 98 43 62 51
- **8-10 Décembre à Saint Brieuc**
Pour l'enfant et l'adolescent : quels repères ?
Transéducatives de Saint Brieuc - 02 96 62 55 33
- **29 Janvier 2000 à Paris**
Adolescence et famille : Soins relationnels précoces et prévention de la maltraitance
Société de Thérapie Familiale psychanalytique - 01 45 40 08 10
- **25 et 26 Mai 2000 à Brest**
Des parents! A quoi ça sert ?
3ème Congrès National sur la Parentalité
PARENTEL - 02 98 43 62 51

1ère Journée départementale sur l'Écoute et l'accompagnement des parents

ACCOMPAGNER LA FAMILLE REGARDS CROISES

Cette journée s'adresse à tous les professionnels souhaitant réfléchir à l'implication des parents dans leurs pratiques, et désireux de mieux se repérer afin de mieux orienter, le cas échéant, le public.

Avec les contributions de Rozenn I.E. DUAULT, psychanalyste; Denis VALLÉE, thérapeute familial et Annie BABU, médiatrice familiale... et les professionnels de PARENTEL, du Centre du Couple et de la Famille et de l'Espace Famille.

VENDREDI 26 NOVEMBRE - QUIMPER

Entrée: 220 F

Renseignements et inscriptions à PARENTEL.

Du côté des livres

- C. BERGERET-AMSELEK, *Le mystère des mères*, Desclée de Brouwer, 1997

Les mères sont-elles un mystère ? Telle est la question qu'affronte courageusement Catherine BERGERET-AMSELEK dans ce premier ouvrage, écrit entre 1995 et 1997. « pour tenter d'approcher, dit-elle, le mystère des mères ».

D'une écriture personnelle, tant par la sensibilité dont elle est chargée que les options engagées que son contenu développe, C. BERGERET-AMSELEK suit, pas à pas, les méandres de « la maternité », néologisme qu'elle emprunte, pour y donner toute sa dimension, à P.C. RACAMIER.

La maternité y est analysée comme une crise de la vie adulte dont aucune des facettes, y compris les plus apparemment anodines comme les plus douloureuses, n'est oubliée. Du désir d'enfant à la naissance du bébé, en passant par les transformations de l'image du corps et les fantasmes associées à cette expérience, l'idéalisation d'une naissance sans violence (cf. LEBOYER) est, enfin, dépassée sans que le discours ne succombe pour autant à l'idéologie des techno-sciences soi-disant salvatrices. Nous souscrivons donc à cette réhabilitation de la difficulté du devenir-mère, décrite et comprise comme une expérience humaine partagée par toutes et vécue différemment par chacune. « Étape existentielle de la féminité », « crise normale de la vie d'une femme », pour reprendre les termes de Joyce Mc DOUGALL dans sa préface, la maternité serait à vivre, sinon à affronter, comme telle en sachant lui accorder toute sa valeur, toute sa profondeur, tout son mystère... On se souvient alors des écrits précurseurs de F. DOLTO qui, avec la précision d'analyse qu'on lui connaît, montrait l'impact sur l'enfant, à venir ou nouveau-né, de cette période si sensible... pour ses parents (Cf. *Tout est langage*, 1987 et *Sexualité féminine*, 1987).

Ce qui n'impose pas, loin sans faut, qu'une telle épreuve soit vécue dans l'isolement et la détresse. L'intérêt de cet ouvrage réside, d'ailleurs, entre autres, dans le fait qu'il plaide ouvertement en faveur d'un accompagnement psychologique des mères pendant leur grossesse et au-delà de l'accouchement. Peut-être réussira-t-on alors à faire mentir Goethe quand il fait dire à Méphistophélès s'adressant à Faust : « Je te découvre à regret un des plus grands mystères / Il est des déesses puissantes qui trônent dans la solitude... / Ce sont les mères ! »

- *Le Journal des Professionnels de l'Enfance*, N°1, Septembre-Octobre 1999
Pour le premier numéro de leur nouvelle revue bimestrielle et thématique, R.-L. MARTIN (directeur de la publication) et P. DUVAL (fondateur et directeur de la rédaction) à qui l'on doit déjà *Le journal des Psychologues* ont choisi de centrer l'attention de leur lectorat qu'ils attendent résolument nombreux et pluri-professionnel sur le thème sensible de « *L'enfant et la douleur* ». Riche d'articles en provenance d'horizons institutionnels et professionnels différents (dont ceux des

spécialistes de l'Institut Gustave Roussy), *Le Journal des Professionnels de l'Enfance* se veut également un journal de l'actualité professionnelle.

Beaucoup de choses à découvrir donc. On regrettera cependant que le thème d'appel choisi pour ce premier numéro (donc instituant une ligne éditoriale riche des intentions des fondateurs), risque de faire jouer chez tout un chacun, professionnel et/ou parent, dans son rapport à l'enfant, la corde sensible des deux faces d'une même disposition : la compassion et/ou la culpabilité...

JPE, 8 rue de l'Hôpital Saint Louis, 75010 PARIS. Tel. 01 53 38 46 48

- *Panoramiques*, « *Repenser la maternité* », mai 99.

La moindre des qualités de la Revue que dirige Guy HIENNEBEL, n'est pas l'ouverture d'esprit, ni l'éclectisme de ses centres d'intérêt. Périodique, la parution de chaque numéro qui, en soi, est un véritable livre, est l'occasion d'une traversée thématique du sujet par mille et une approches toutes aussi passionnantes les unes que les autres. Du travail des mères au désir d'enfant en passant par les aléas de la maternité, « *Repenser la maternité* », ouvrage coordonné par Yvonne KNIBIEHLER, historienne, possède ce ton particulier propres aux paroles qui s'engagent, ici dans le sens d'une « réconciliation de la vie professionnelle et la vie familiale, mission historique des mères d'aujourd'hui... » A cette occasion l'on retrouvera avec plaisir et intérêt les contributions toujours pertinentes de Maryse VAILLANT et de Geneviève DELAISL.

Éditions Corlet - *Panoramiques* - ZI de Vire - 14110 Condé sur Noireau - Tel. 02 31 59 15 15

- *Tétralogiques 12*, « *Paternité et langage* », Presses Universitaires de Rennes, 1999.

Soulignons la parution du dernier numéro de cette revue scientifique publiée par le Laboratoire Interdisciplinaire de Recherches Linguistiques du Département des Sciences du Langage (Rennes 2) dont la composition a été assurée, à cette occasion par notre ami Jean-Claude QUENTEL, pour un numéro rendant hommage à Jean GAGNÉPAIN, fondateur de la Théorie de la Médiation. Belle occasion pour réunir les écrits des contributeurs autour du thème « *Paternité et langage* ». Bel honneur, pour PARENTEL, d'avoir été accueilli dans une aussi docte réunion...

LIRL, Université de Rennes 2, avenue Gaston Berger 35000 RENNES. Tel. 02 99 14 19 11

PARENTEL - Lieu d'accueil et d'entretien avec les parents

- Entretiens sur rendez-vous
 - Groupes de parole
- Réunions d'informations et de débats
- Consultations par téléphone

BREST MORLAIX QUIMPER
02 98 43 21 21 02 98 88 70 70 02 98 95 47 47
Lundi et vendredi : de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h
Mardi, mercredi et jeudi : de 14 h à 17 h

Les Carnets de Parentel

Revue d'Échanges Interdisciplinaires sur la Parentalité publiée par l'Association « PARENTEL » qui anime, dans un projet d'aide à la parentalité et de prévention des troubles familiaux, des Lieux d'Accueil et d'Entretiens avec les Parents en difficulté avec un enfant. L'État, le Département, les CAF, la MSA, les Villes de Brest et de Quimper soutiennent les actions de PARENTEL.

*

Direction de la publication : Daniel COUM

Éditorial du numéro 10 : D. COUM

Rédaction du N° 9 : Gilles ALLIERES, Daniel COUM, Véronique DEROY, Michèle DEFAUX, David LEBRETON, Dominique MEUNIER, Ronan MORVEZEN, Marie MUZELLEC, François VILLARD.

Illustrations : Eric APPERE

Conception graphique de la couverture : Des Signes

Impression : Archant Imprimeur

*

Tarifs : Prix au n° : 30 F - Abonnement (4 n°) : 100 F

N° 7 : Naissances

N° 8 : L'adolescent et ses parents

N° 9 : L'enfant face à la loi

N° 10 : Violence de l'adolescence

N° 11 : La responsabilité des parents (Novembre 1999)

Vos témoignages, réflexions, expériences personnelles ou professionnelles peuvent alimenter le débat et servir l'avancée des idées et des pratiques à ce sujet.

✂

Bulletin d'abonnement

Nom :

Prénom :

Adresse :

Activité :

Je m'abonne pour 4 N° (à partir du N° :) 100F

Je souhaite recevoir un N° (N° :) 30F

Bulletin à renvoyer accompagné de votre règlement à l'ordre de l'Association Parentel à :

Les Carnets de Parentel

4 rue du Colonel Fonferrier 29 200 BREST

Tel : 02 98 43 62 51 - Fax : 02 98 43 63 12

Parentel



BREST 02 98 43 21 21

QUIMPER 02 98 95 47 47

MORLAIX 02 98 88 70 70